



# LA LETTRE DES ACADÉMIES



34

2014

Belgique P.P. 5000 Namur 1 | N° d'agrément P501352 | Autorisation de fermeture BC10708 | Périodique - Deuxième trimestre 2014

## ÉDITORIAL

### NOBEL, PRIX D'EXCELLENCE PAR EXCELLENCE

Il est « le » prix par excellence. Celui qui surpasse les autres, non seulement par sa riche dotation ou par la diversité des disciplines qu'il couronne, mais par une puissance symbolique dont aucune autre distinction puisse s'enorgueillir. Sa capacité de valorisation permet à ceux qu'il élit de rejoindre une sorte d'hypogée sans équivalent, de devenir intouchables en quelque sorte. Il est, au fond, une manière de procédé de façonnage de vaches sacrées.

Raison de plus pour aller y voir de plus près. Décernés par des académies septentrionales, ses lauriers façonnent l'histoire des sciences concernées, mais aussi celle des lettres, et, même, les grands débats historiques, que les noms des « Nobel » de la Paix successifs, souvent controversés au demeurant (et comment pourrait-il en aller autrement?), viennent jalonner.

Ces articles sont autant d'approches obliques d'une machine à forger de la valeur ajoutée satisfaisant un désir profond qui étreint les mortels que nous sommes : celui de transcender, dans la mémoire collective, l'entropie inéluctable du succès et de la renommée.

J.D.D.

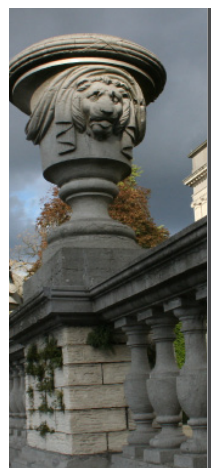
Les prix Nobel

## Quel est l'apport d'un Prix Nobel pour une université ?

Didier Viviers, Recteur de l'Université libre de Bruxelles  
Académie royale de Belgique

Dans le courant des Temps Modernes, l'Europe a vu peu à peu se développer une Open Science qui était largement diffusée et discutée publiquement mais qui, sous l'effet d'une complexification croissante, devra trouver de nouveaux modes de validation. Il convenait en effet, notamment pour les mécènes, de pouvoir distinguer la « bonne science » de la supercherie. Les savants, quant à eux, voyaient leur intérêt à être reconnus et appréciés publiquement. Pour ce faire, on mit au point de nouveaux processus de validation du savoir scientifique, un savoir qui acquiert un statut de « bien public ». Les Académies, entre autres, y trouveront l'une de leurs missions, relevant du principe du « jugement par les pairs » (peer-review).

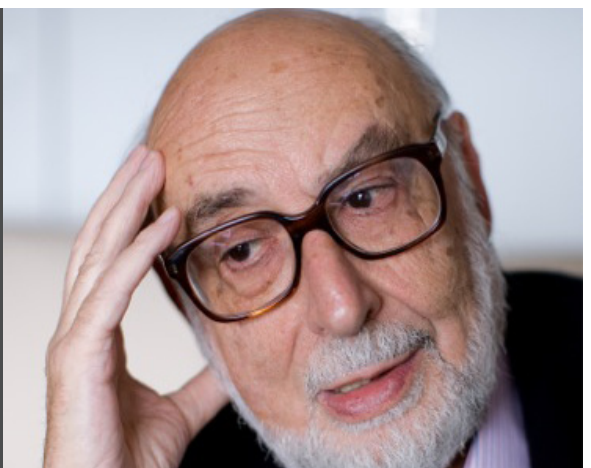
Ainsi, le monde « académique » est-il soumis à cette évaluation constante qui tend, avec plus ou moins de succès, à valider la production « ouverte » du savoir. L'avènement de l'Université moderne, au début du XIXe siècle, ne changera rien au processus ni à sa nécessité. Comités de lecture, sociétés savantes, procédures de sélection mais aussi prix et récompenses divers font partie de l'arsenal qui doit conduire à établir publiquement la



## SOMMAIRE

### Les prix Nobel

|   |   |
|---|---|
| Éditorial   | 1 |
| Quel est l'apport d'un prix Nobel pour une université ?                                     | 1 |
| Prix Nobel et sentiment patriotique   | 3 |
| Les leçons de trois Nobel Belges  | 4 |
| Albert Claude, prix Nobel de Physiologie et de médecine 1974 qu'on oublie déjà trop souvent | 6 |
| Nobel de Littérature : le quinze de France  | 7 |



preuve de la qualité, plus ou moins grande, de toute production scientifique.

Aussi, et particulièrement si l'on s'inscrit dans le modèle humboldtien qui associe étroitement recherche et enseignement, pour en faire le fondement des compétences acquises, les universités —garantes de la valeur du diplôme qu'elles décernent— ne peuvent qu'être sensibles aux mécanismes qui participent à la validation des savoirs qu'elles produisent. En effet, ne pouvant elles-mêmes autoproclamer la qualité de leur production scientifique, elles doivent faire reconnaître, par diverses voies, leur recherche et, partant, la valeur de leurs diplômes. Que l'on me comprenne bien. Nombreux sont les facteurs qui contribuent à un bon enseignement et, partant, à des compétences reconnues chez ceux qui l'ont suivi. Mais, plus les universités sont proches du modèle humboldtien, plus elles voient dans la reconnaissance de leur recherche, l'un des principaux critères d'évaluation de leur qualité. Voilà pourquoi ce critère peut prendre une importance plus ou moins grande dans les fameux rankings qui participent, de manière large et surtout « globale », au vaste processus de reconnaissance et de notoriété des institutions universitaires.

Parce qu'il est rapidement devenu l'une de plus hautes distinctions scientifiques internationalement reconnues, le Prix Nobel peut apparaître comme l'un des critères d'établissement de la qualité d'une institution de recherche. De tous les rankings, c'est assurément l'Academic Ranking of World Universities (Shanghai) qui y accorde la plus grande attention. Ce ranking se fonde sur des données qui ne sont pas fournies par les institutions et accorde une pondération de 20% aux distinctions scientifiques (dont le Nobel) accordées aux chercheurs de l'Université et de 10% à celles qui concernent des anciens étudiants.

On ne s'en étonnera guère lorsque l'on voit l'importance que les Prix Nobel ont acquise dans les universités anglo-saxonnes et principalement américaines, depuis la deuxième guerre mondiale. Il est vrai que les universités américaines trustent littéralement ces Prix. Sur les onze lauréats scientifiques de la session 2013, neuf étaient rattachés à une université américaine.

On ne sera dès lors pas surpris de constater que ces universités construisent une part de leur réputation (et partant de leur financement !) sur « leurs » Prix Nobel. Si la liste que l'Université de Harvard publie sur son site web reprend une petite cinquantaine de lauréats, rattachés, d'une manière ou d'une autre, à l'Université, celle que propose Berkeley distingue les lauréats alumni de l'Uni-

versité de ceux, en vie ou décédés, qui appartiennent à son corps académique.

Ainsi, il est évident que l'obtention du Prix Nobel de Physique par Fr. Englert et P. Higgs en 2013 a conforté les positions respectives de l'Université d'Edimbourg et de l'Université libre de Bruxelles dans le ranking de Shanghai. La première passe en effet de la 51e position à la 45e et la seconde est désormais classée à la première place des universités belges francophones (passant de la 148e à la 124e position). L'« effet Nobel » est indéniable. Et je m'empresse de limiter à cette conclusion l'interprétation de ces classements. Car, pour m'en tenir à une seule remarque, la progression antérieure de l'ULB était simplement liée à une meilleure indexation de l'affiliation des publications de ses chercheurs...

Mais il y a plus important que l'impact des Prix Nobel sur la quantification de la valeur des universités mondiales. Il y a toute la fierté qu'une telle distinction peut engendrer au sein de la communauté universitaire qui accueille le chercheur. J'ai personnellement pu m'en rendre compte en octobre 2013, à la fois chez mes collègues et chez les étudiants de l'ULB. Et j'ai compris le message que de grandes universités américaines, comme Berkeley, s'efforçaient de faire passer lorsqu'elles réservaient de la manière la plus visible possible une série, d'ailleurs impressionnante, de places de parking à ses chercheurs lauréats d'un Prix Nobel !

Comme un Prix Nobel n'échoit pas fréquemment à un chercheur d'une université belge, on a pu remarquer par ailleurs combien le Nobel de Physique 2013 avait causé un sentiment de fierté chez l'ensemble de nos concitoyens, renforçant la valeur de « bien public » de la recherche et permettant à celle-ci de trouver —une fois n'est malheureusement pas coutume— un écho médiatique et positif de tout premier plan.

Faut-il y rechercher l'une des explications de la hausse du nombre des inscriptions en Faculté des Sciences que l'on pense pouvoir enregistrer dans bon nombre d'universités de la Fédération Wallonie-Bruxelles en cette rentrée 2014 ? Il faut à tout le moins se réjouir du « coup de projecteur » qu'un Prix Nobel entraîne sur la recherche fondamentale en général et sur un secteur scientifique en particulier. Directement confrontées à cette notoriété internationale, les autorités politiques ressentent d'autant plus fortement leurs responsabilités dans le maintien d'un fonctionnement décent de la recherche.

Il serait idiot de ne pas profiter au mieux d'une telle distinction internationale, accordée à l'un de nos professeurs, pour améliorer le statut social et l'environnement

L'obtention du prix Nobel de Physique par François Englert et Peter Higgs en 2013 a conforté les positions respectives de l'Université d'Edimbourg et de l'Université libre de Bruxelles

Le Nobel de Physique a causé un sentiment de fierté chez l'ensemble de nos concitoyens

professionnel de nos chercheurs en général. Mais il faut aussi savoir raison garder. L'un des travers qu'il convient d'éviter est de vouloir trop concentrer de ressources dans le seul secteur qui s'est ainsi vu mis à l'avant-plan, parfois en raison d'une découverte relativement ancienne. En cette matière comme en d'autres, c'est vers l'avenir qu'il faut se tourner et tenter de percevoir d'où pourrait

bien émerger un futur Prix Nobel qui, à son tour, renforcerait notre recherche fondamentale dans son ensemble. Car c'est bien là l'objectif des Prix Nobel et l'intention de leur fondateur : récompenser et soutenir la recherche, au bénéfice de l'humanité. En d'autres termes, témoigner du caractère public de la recherche et de son importance primordiale dans le progrès des sociétés.

## Les prix Nobel

# Prix Nobel et sentiment patriotique



**Janos Frühling**  
Secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie royale de Médecine de Belgique

En automne 2013, l'attribution du Prix Nobel de Physique au Professeur belge F. Englert, pour une découverte publiée en 1964 (!), a provoqué une vague d'enthousiasme extrêmement positive qui a pratiquement égalé pendant quelques semaines l'écho déclenché par l'équipe nationale de football pendant la campagne des matchs éliminatoires en vue du championnat du monde de football de 2014.

Bien entendu, chaque pays qui est honoré par cette suprême récompense du mérite scientifique, fête ses concitoyens lauréats, mais incontestablement, pour certains pays grands fournisseurs de cette distinction (avant tout les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, l'Allemagne, l'Autriche, la Suède et la France), cet événement est célébré avec une certaine retenue et satisfaction naturelle, satisfaction pour saluer un phénomène habituel. Par contre, lorsqu'un « petit pays » se voit ainsi honoré, ce qui arrive plus rarement que parmi les nations citées ci-dessus, l'événement garde pendant une plus ou moins brève période un caractère extraterrestre.

Pourtant ces pays beaucoup plus rarement remarqués par le Comité Nobel ont une face cachée dans le cadre des Prix Nobel délivrés aux « grands champions », car beaucoup de lauréats ayant été reçus à Stockholm depuis un siècle, début décembre, par le roi de Suède sous le drapeau anglais, français, américain ou autre, sont des immigrés de première et de deuxième génération venant de divers pays européens ou asiatiques. Les « fournisseurs attirés » de cette distinction au deuxième degré sont le plus souvent les pays de l'Europe centrale, de l'Europe de l'est et du sud-ouest. La Hongrie, par exemple, est extrêmement fière de ses quatorze Prix Nobel obtenus entre 1901 et aujourd'hui. Sur ces quatorze, deux seulement ont été

honorés comme citoyens hongrois, les douze autres enrichissent les statistiques des Etats-Unis, du Canada, de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche etc. Il est d'ailleurs de bonne guerre de « fêter nos compatriotes résidant à l'étranger » au même titre que le pays dont ils sont citoyens depuis longue date. Ainsi, en 1974, George Palade qui a partagé le Prix Nobel de Physiologie et de Médecine avec les Professeurs A.Claude et Ch. de Duve, et qui a quitté la Roumanie trente ans auparavant pour devenir citoyen américain, a été fêté à l'ambassade des Etats-Unis à Stockholm ; la Roumanie communiste –pour ne pas dire stalinienne– a organisé le lendemain une réception spéciale avec grande pompe pour fêter le Prix Nobel roumain, réception que le Professeur Palade a honoré de sa présence avec bonhomie et émotion.

Dans ce contexte, il nous a paru intéressant, pour ne pas dire amusant, d'analyser parmi les lauréats des sciences exactes (chimie, médecine, physique) le rapport entre les Prix Nobel obtenus par les immigrés de première génération, nés ailleurs, pour leur nouvelle patrie, par rapport aux lauréats autochtones. Le tableau qui suit reprend cette analyse pour les trois disciplines et pour deux périodes distinctes.

L'auteur a choisi les périodes 1920-1939 et 1970-1989, car les conditions socio-économiques, politiques et culturelles étaient fort différentes à cinquante ans d'intervalle, ce qui se reflète aussi en étudiant les chiffres repris sur

|          | PÉRIODES     |                |                 |
|----------|--------------|----------------|-----------------|
|          | 1920-1939    | 1970-1989      | Total           |
| Médecine | 0/25 (-----) | 8/40 (20,0%)   | 8/65 (12,3%)    |
| Chimie   | 5/18 (27,7%) | 10/25 (40,0%)  | 15/43 (34,8%)   |
| Physique | 0/23 (-----) | 4/43 (9,3%)    | 4/66 (6,06%)    |
| Total    | 5/66 (7,5%)  | 22/108 (20,3%) | 27/144 (18,75%) |

ce tableau, faisant abstraction du degré d'évolution des sciences en général. Les lauréats de la période 1920-1939 (supposant qu'en général, sauf exception, les

lauréats arrivent vers l'âge de 50-55 ans à cette distinction) concernaient la génération née à la fin du XIXe siècle et tout au début du XXe siècle, avant la première guerre mondiale. À ce moment, les structures étatiques de l'Eu-

rope étaient stables, avec les frontières dessinées encore –quelques exceptions mises à part– lors du Congrès de Vienne de 1815. Cette génération a passé sa jeunesse universitaire et son début de carrière dans une stabilité relative, même si les « paix » issues de la première guerre mondiale ont bouleversé les frontières en Europe. Au moins jusqu'en 1929, les conditions déjà citées, socio-économiques etc. ont permis que les gens puissent se concentrer sur leur créativité scientifique. Nous voyons d'ailleurs que seulement 7,5% des lauréats ont reçu leur prix dans un pays hôte où ils ont émigré.

Par contre, quant à la génération des lauréats de la période 1970-1989, déjà née –sauf exception– au début ou au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, elle a subi successivement la déstabilisation économique et l'avènement des régimes dictatoriaux, de même que la haine raciale extrême. Tout ceci a poussé une génération complète à fuir d'une série de pays européens et, pour pouvoir se consacrer à la création scientifique, à s'établir dans les grandes démocraties traditionnelles où les conditions étaient maintenues pour réaliser un travail scientifique indépendant, pays qui étaient si possible géographiquement éloignés de ceux ayant un régime totalitaire où régnaient la haine raciale et/ou sociale.

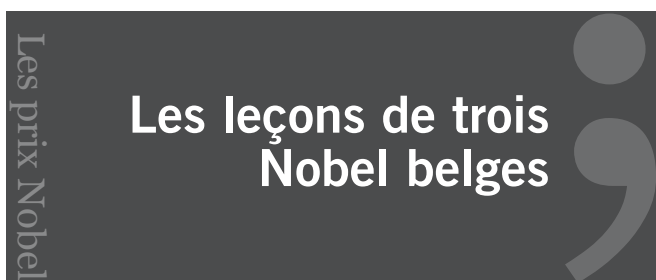
Comme nous le voyons dans le tableau ci-dessus, pour la période 1970-1989, 20,3% des Prix Nobel ont été attribués à des immigrés. Pour les deux périodes ensemble, il s'agit de vingt-sept cas semblables. Sans étudier en détail les curricula des intéressés, deux sur vingt-sept ont changé d'une composante à l'autre de l'ancienne monarchie Autriche-Hongrie (Slovénie et Hongrie vers l'Autriche) ; dans onze cas il s'agissait de migrations forcées pour des raisons politico-raciales et, quatorze fois,

N'oublions pas que le lieu de naissance géographique et la réception du Prix Nobel ne sont que les deux pierres angulaires extrêmes de la carrière d'un scientifique.

l'origine de l'immigration était les meilleures conditions de travail, techniques ou financières offertes par les universités anglo-saxonnes. (Nous n'avons pas repris dans cette statistique les savants dont les parents étaient des immigrés récents avec leur bébé presque nouveau-né dans leur baluchon.) N'oublions pas cependant que le lieu de naissance géographique et la réception du Prix Nobel ne sont que les deux pierres angulaires extrêmes de la carrière d'un scientifique. Entre

les deux s'échelonne une série d'autres périodes de vie qui ont, à titre individuel et ensemble, un impact énorme sur la carrière d'un savant d'exception. Citons parmi ces facteurs l'atmosphère familiale, les études secondaires, la carrière universitaire et post-universitaire immédiate ; le compagnonnage dans les laboratoires réputés de la spécialité et les personnalités de grande envergure que le lauréat a pu croiser. Rappelons que parmi les plus grands physiciens de la première moitié du vingtième siècle, même peut-être au delà de l'année 1950, la majorité a transité dans les laboratoires mondialement connus de Rutherford et N.Bohr.

Ce petit essai n'effleure que superficiellement un aspect de la réputation qui rejaillit sur les États dont les fils se présentent lors de la traditionnelle cérémonie de remise des prix à Stockholm, début décembre de chaque année. Nous avons analysé seulement un échantillon significatif des lauréats des sciences exactes, effleurant ainsi quelques conditions extérieures qui permettent dans les cas favorables que les surdoués exceptionnels puissent arriver à cette consécration suprême, mais laquelle –la gloire individuelle mise à part– constitue un phénomène bien fondé d'excellence, que ce soit pour le pays où on est né ou dont on est devenu un citoyen reconnaissant.



En quarante ans, la Belgique a connu quatre Prix Nobel, et majeurs. Ces très grands scientifiques (tous francophones par ailleurs) ont révolutionné leur science. Nous avons eu la chance de rencontrer trois d'entre eux à plusieurs reprises : Ilya Prigogine (Nobel en 1977), Christian de Duve (Nobel en 1974) et François Englert (Nobel en 2013), à qui nous avons consacré un livre d'entretiens<sup>1</sup>. Trois personnalités charismatiques, avec un don exceptionnel pour transmettre leur science et leur vision du monde, avec aussi une rigueur de pensée qui va de pair avec une joie et une liberté de créer.

Guy Duplat  
Journaliste, *La Libre Belgique*

Ilya Prigogine est mort en 2003, à 86 ans. Il avait mis définitivement fin à la vision mécaniciste, déterministe, newtonienne de la physique pour y introduire, en son cœur même, la thermodynamique, l'irréversibilité et la flèche du temps, expliquant par là même, l'émergence de la complexité, de la vie et de la créativité. Chaque fois que nous le rencontrions, nous nous sentions plus intelligent, plus ouvert aux mystères du monde.

Jusqu'au bout, et malgré une santé précaire les dernières années, il gardait une acuité intellectuelle sans failles et un total émerveillement devant le monde, qu'il transmettait à ses interlocuteurs. Sur tous les murs de son

<sup>1</sup> *Particules de vie : conversation avec François Englert*, Waterloo, Renaissance du livre, 2014, 124 p.

appartement, sur toutes les tables, étaient exposés d'extraordinaires objets venus souvent du fond des âges: des haches datant d'il y a 400000 ans, de splendides vases japonais Jomon aux formes folles, de nombreux objets du néolithique, des bas-reliefs d'Inde, des statues africaines, de multiples pièces précolombiennes. Tout cet art formait comme une couronne d'harmonie et de créativité autour de lui.

Peu avant sa mort, il dressait un bilan de sa vie : « Quand j'ai commencé mes recherches, j'étais très ambitieux. Je pensais déchiffrer quelques-uns des éléments de cet univers mystérieux dans lequel nous vivons. Aujourd'hui, je ressens encore l'étonnement de ma jeunesse. Cet étonnement m'a accompagné toute ma vie mais la tâche s'est montrée plus difficile. L'univers s'est révélé plus complexe, plus varié et plus imprévu. La science est une leçon de modestie. Nous restons et nous resterons sans doute longtemps encore désarmés devant l'univers immense dans lequel nous plongeons».

Ilya Prigogine avait mis définitivement fin à la vision mécaniciste, déterministe, newtonienne de la physique

Avec une extrême gentillesse, il avait encore accepté de recevoir ma fille qui voulait faire son portrait pour son école. Il s'adressait à elle, encore toute jeune, en lui disant : « Notre monde arrive à une bifurcation, comme on a connu à l'avènement du néolithique, à un point d'efflorescence où nous pouvons prendre plusieurs directions. Notre génération a fait ce qu'elle a pu, c'est à la vôtre aujourd'hui à s'en occuper. Je ne suis ni agnostique belliqueux ni croyant, ajoutait-il, je constate simplement que nous sommes dans un monde étonnant et que notre richesse vient de notre attente de l'avenir. La plante ne doit décider du moment de sa floraison, et l'animal que de son hivernage. Si l'homme a plus d'inquiétude pour son avenir, c'est dans cette inquiétude même que se trouvent l'art, la poésie et la religion. Le monde lui-même est comme une oeuvre d'art où tout n'est pas dit».

La philosophe Isabelle Stengers lui avait lancé le plus bel hommage lors du vingt cinquième anniversaire de son prix Nobel: «Apprendre à penser avec Ilya Prigogine m'a donné la force de faire confiance à l'aventure de la pensée contre la tristesse des certitudes».

Christian de Duve n'hésitait pas à envisager à moyen terme, la fin possible de l'humanité telle que nous la connaissons

Christian de Duve aussi, gardait à la fin de sa vie une volonté farouche de transmettre sa vision inquiète du monde. Il n'hésitait pas à envisager à moyen terme la fin possible de l'humanité telle que nous la connaissons. Professeur à l'UCL, il avait pris ses distances par rapport à une Eglise officielle dont il pouvait critiquer très durement le comportement, mais aussi par rapport à la religion, expliquant ces dernières années son choix pour l'agnosticisme et s'affirmant « non-croyant ».

À 95 ans, il gardait l'esprit vif et alerte, accueillant ses visiteurs à la porte de sa maison de Nethen (Grez-Doiceau), toujours élégant et souriant, soucieux de la précision de chaque mot qu'il utilisait. Gardant aussi jusqu'au bout, un appétit de vivre, un sens de l'humour, la joie de retrouver ses petits-enfants et ses amis. À côté de sa rigueur intellectuelle, il pouvait être un boute-en-train racontant, par exemple, de manière hilarante des anecdotes sur ses séjours à l'Académie vaticane, près des « monsignore ».

Il laissait ce message aux jeunes : « L'avenir est entre leurs mains. Il est inutile de regretter le passé. Il faut juste le regarder pour en tirer des leçons pour l'avenir. Je dis donc aux jeunes : tâchez de faire mieux que nous et de ne pas répéter les erreurs de vos parents. Mais je reste inquiet. En Belgique, par exemple, je suis triste de voir comment, en politique, le passionnel l'emporte sur le rationnel. J'ai plus de confiance dans les femmes que dans les hommes pour construire cet avenir qui, j'espère, sera sage. »

Il expliquait volontiers son exceptionnelle longévité par la chance d'avoir hérité de bons gènes à la loterie de la vie et par son habitude, suivie presque jusqu'au bout, de faire chaque jour, 40 longueurs dans sa piscine (800 m !).

Il voyait l'humanité foncer droit sur un mur : « Les gens n'ont pas appris à raisonner avec la rigueur et l'honnêteté intellectuelle qu'essaient d'observer les scientifiques, à pratiquer le doute méthodique dont parlait Descartes. Ils manquent d'objectivité et sont obnubilés par des croyances et des certitudes qui ne se fondent sur aucune réalité démontrable. Je suis extrêmement inquiet sur l'avenir même du monde. C'est surtout en matière de démographie que la cécité est la plus forte. De mon vivant, la population mondiale aura quadruplé avec ce que cela signifie comme occupation des derniers recoins habitables de la planète, pollution de l'environnement et exploitation irresponsable des ressources naturelles. Les conséquences de cette explosion démographique représentent une menace terrifiante pour l'humanité. Si on ne fait rien celle-ci pourrait disparaître et pas à très longue échéance, je parle en termes de quelques siècles ou même beaucoup moins. »

François Englert est presque une génération plus jeune, mais on retrouve chez lui ce souffle d'intelligence et de créativité des deux autres Nobel. Sa devise serait, dit-il, celle de La Rochefoucauld qui écrivait : « Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit ».

Né dans une famille juive, survivant de la Shoah qui fut un enfant caché la guerre, il a gardé toujours ce mélange de pessimisme inquiet qui le ronge, et de joie de vivre

si communicative. Il raconte volontiers comment, jeune chercheur à l'ULB, il a participé en 1958 à un gag formidable, construisant un faux Spoutnik et le déposant en flammes sur une décharge disant aux autorités et aux médias bien crédules, que c'était le Spoutnik soviétique qui était tombé du ciel.

Dans sa carrière de chercheur et de grand pédagogue, une certaine idée esthétique l'a toujours guidé, « trouver, grâce à des théories unificatrices, un sentiment de l'ultime simplicité des choses ».

Le pessimisme revient parfois quand il regrette qu'il n'y a plus dans le public, « le goût de comprendre. À la limite, il y a un mépris pour la compréhension. Or, le mépris de la connaissance est un premier pas vers l'intolérance et le fascisme. L'anti-intellectualisme est le phénomène qui a permis d'amener les foules vers n'importe quelle horreur ou absurdité. La recherche fondamentale est indispensable pour stimuler la pensée créative qui elle-même est la condition du progrès technologique. Et, plus important encore, la recherche fondamentale donne accès à la rationalité. Elle est, par ce fait, un barrage contre l'invasion toujours menaçante des idéologies irrationnelles, destructives, dangereuses, qui, en particulier en Europe, ont amené la barbarie et qui nous menacent encore de violences et d'intolérance. »

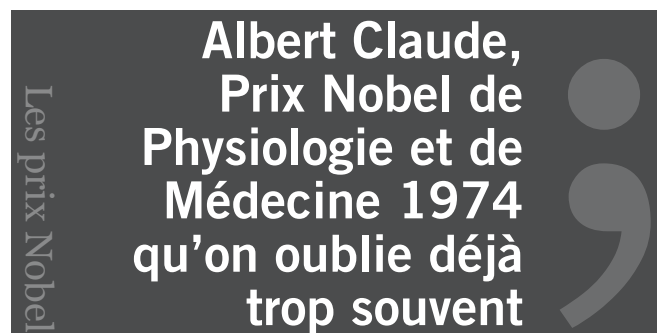
Il est l'image même du plaisir d'apprendre et de comprendre. Avec en prime, l'humour. Le rencontrer, entouré

parfois de sa femme ou de sa famille nombreuse, est aussi un formidable stimulant pour l'esprit. On en sort plus intelligent et plus joyeux à la fois.

Il a bien vu que le grand public avait été touché par quelque chose de profondément humain dans le mécanisme du boson de Brout-Englert-Higgs et la découverte de la particule associée: « Une découverte qui a demandé tant de temps, de développements technologiques aussi prodigieux qui ont nécessité tant d'intelligence et de collaborations internationales, de milliers de gens venus de tous les pays, travaillant ensemble. Cette quête du boson a transcendé toutes nos luttes économiques, idéologiques et politiques dans lequel le monde se trouve. Ce fut une recherche qui a valorisé l'humanité. »

« L'univers tel qu'on le voit, même si on peut trouver très joli une forêt ou un océan, est d'une complexité qui nous apparaît effroyable, sans ordre ni méthode. L'idée des scientifiques a été de trouver, grâce à des théories unificatrices, un sentiment de l'ordre de l'esthétique, de la logique, de l'ultime simplicité des choses, au-delà bien sûr de la difficulté qui reste à expliquer ces lois unificatrices. »

François Englert a gardé ce mélange de pessimisme inquiet qui le ronge, et de joie de vivre si communicative



Janos Frühling  
Secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie royale de Médecine de Belgique

(Une partie de ce texte a été exposée le 17 décembre 1994 dans le cadre de la séance extraordinaire organisée conjointement par l'Académie royale de Médecine de Belgique et la Classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique intitulée « Hommage aux lauréats belges du Prix Nobel ». Les textes exposés à cette occasion ont été publiés dans le volume 149 (1994) du Bulletin et Mémoires de l'Académie royale de Médecine de Belgique)

« Très sage, très noble, très honoré et bien-aimé prince parmi les hommes de science. » Ainsi salué par G.Palade en 1971 lorsque le doctorat *honoris causa* de l'Université Rockefeller, « son » institut, lui a été attribué, Albert Claude est peut-être le plus original, le plus exigeant et le plus surprenant des scientifiques que la Belgique ait produit depuis 150 ans. Avec une vision au delà des horizons connus, animé de l'esprit de missionnaire convaincu, il a entrouvert, entre autres, les portes d'une branche

désormais florissante des sciences exactes, celles de la Biologie cellulaire.

Né le 23 août 1899 à Longlier dans une famille ardennaise modeste, il y commence ses études primaires qu'il achève à Athus. Après avoir passé quelques années comme apprenti aux ateliers d'Athus-Grivegnée, il s'engage pendant la guerre 14-18 dans le « British Intelligence Service » où il a été l'objet d'une citation à l'ordre du jour, signée par Winston Churchill alors « Minister of State for War ». N'ayant jamais fait d'études moyennes complètes, les portes de la faculté de Médecine de l'Université de Liège lui sont ouvertes subitement en 1922, lorsqu'une circulaire du Ministère de la Défense lui permet, comme il avait participé à la guerre 14-18 dans les armées alliées, d'y accéder sans diplôme ni examen.

Le curriculum vitae détaillé du Professeur Albert Claude dépasserait bien entendu le cadre de ce bref article. L'essentiel de ses travaux scientifiques, Albert Claude l'a accompli à l'Institut Rockefeller à New York, USA, entre les années 1933 et 1945-46. Grâce à ses travaux, le cytoplasme de la cellule normale a révélé pour la première fois la nature, la composition chimique et les fonctions enzymatiques de ses organites, constituants fondamentaux jusqu'alors inconnus. En outre, Albert Claude, génie technique et exigeant au delà des limites de la perfection, obtient les premiers clichés dignes de ce nom de la cellule normale entière en microscopie électronique.

Revenu en Belgique en 1949, Albert Claude accepte le poste de directeur scientifique de l'Institut Bordet, Centre des tumeurs de l'Université libre de Bruxelles.

En 1974, trente ans après ses deux publications principes, il reçoit le Prix Nobel de Physiologie et de Médecine qu'il partageait avec son brillant élève Georges Palade et avec le Professeur Christian de Duve de l'Université catholique de Louvain.

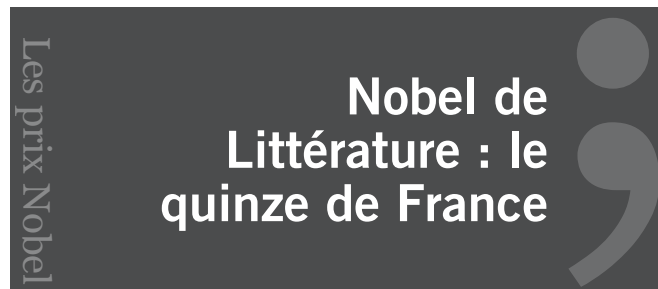
Albert Claude n'a pas eu de nombreux élèves : d'une part, il préférerait travailler seul, aidé uniquement par ses fidèles techniciens et, d'autre part, sa personnalité hors pair était à peine pénétrable, même pour établir une relation de travail conventionnelle, sauf lorsque -rarement- la glace des relations humaines se rompait. À partir de ce moment, la profondeur exceptionnelle de cette person-

nalité s'ouvrait pour happer dans son univers culturel et scientifique, tous azimuts, l'impétrant qui avait osé frapper à la porte de son laboratoire et à celle des sciences.

Il fut un homme d'un autre âge, figure ascétique de gothique tardif, avec l'audace, la rigueur et la conviction des bâtisseurs de cathédrales. Comme eux, il fut artiste autant que scientifique, il travailla et créa aussi bien par la méthode empirique strictement logique que par l'intuition artistique, toujours guidé par les critères esthétiques.

Après 1974, Albert Claude se retire graduellement de la vie scientifique et publique active. Le week-end de Pentecôte 1983, fidèle à sa personnalité et à sa conception de vie, il quitte discrètement notre monde sur la pointe des pieds, et avec un petit sourire ironique sur les lèvres, il ferme en douceur derrière lui la porte de l'existence terrestre.

Il nous a quittés, mais son œuvre de pionnier fait partie désormais du patrimoine scientifique collectif de l'humanité, au même titre que les découvertes d'un Leeuwenhoek et d'un Bohr, d'un Ehrlich ou de Watson et Crick, dont témoignent les travaux quotidiens de milliers d'élèves et de chercheurs, d'enseignants et de professeurs qui, sans le savoir, ne font qu'appliquer automatiquement ce qu'Albert Claude a su imaginer il y a soixante-quinze ans environ et qui lui assure, pour l'éternité, une place dans le panthéon des plus grands scientifiques.



Et de quinze ! Patrick Modiano, à qui échet la distinction littéraire suprême cette année, est le quinzième auteur français à décrocher la palme, aucun autre pays n'ayant, depuis la création du prix Nobel, aligné autant de lauréats. Auxquels on pourrait d'ailleurs ajouter Maeterlinck qui, pour être belge (flamand ne manque-t-on pas souvent de préciser) n'en est pas moins un écrivain de langue française. La France avait au demeurant bénéficié dès les origines des faveurs du jury de Stockholm, puisque le premier primé (en 1901) n'était autre que Sully Prudhomme, dont ce fut d'ailleurs le seul titre de gloire. Phénomène qui se répéterait par la suite, le palmarès comprenant ainsi quelques noms obscurs dont on peine à trouver les autres mérites.

Le Nobel n'est pas un prix de révélation, mais bien un prix de confirmation. Le tout est de savoir ce qu'il vient confirmer.



**Jacques De Decker**

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique

Ceci semble montrer que le Nobel n'est pas un prix de révélation, mais bien un prix de confirmation. Le tout est de savoir ce qu'il vient confirmer. La première occurrence de ce mécanisme concerne le troisième Français du palmarès (après un autre « coup dans l'eau », à savoir Frédéric Mistral), Romain Rolland. Couronné en 1915, il illustre le courant pacifiste qui avait tout tenté pour empêcher la Grande Guerre, et sa désignation marquait le regret de l'échec de sa démarche. L'exemple même du prix « idéologique », catégorie dominante au point que, chaque année, au moment des pronostics, des noms sont avancés qui s'inscrivent surtout dans l'esprit du temps, que le Nobel de littérature viendrait de la sorte illustrer.

Mais le principe de confirmation peut aussi fonctionner à plein auprès d'auteurs distingués au terme de leur gloire, ce qui se vérifie avec Anatole France (4ème Français, 1921) ou Henri Bergson (5ème, 1927). Il en va tout autrement avec Roger Martin du Gard (6è, 1937) qui, lui, est salué au sommet de son talent et de sa reconnaissance. Le paradoxe, c'est que cet écrivain de la Nrf n'était pas la figure du pouce de cette phalange prodigieuse. André Gide (7è, 1947), qui occupait cette place symbolique, devrait attendre dix ans pour succéder à son contemporain et ami. Avec l'auteur de « Retour d'Urss » on a affaire au premier « maître à penser », autre profil coutumier des heureux élus. Le malheur, c'est qu'au moment de son couronnement, il était éclipsé par des cadets qui auraient également leur heure : Camus (9è, 1957), qui accepterait la distinction avec gratitude (son discours de réception est un modèle du genre) ou Sartre (11è, 1964) qui, lui, la refuserait, considérant avec mépris ces lauriers comme une façon de le récupérer.

Entretemps avaient été distingués François Mauriac (8è, 1952) comme si un catholique devait à toute force succéder, cinq ans après, à Gide le protestant et Saint-John Perse (10è, 1960), immense poète quoique plutôt hermétique qui avait l'avantage d'avoir été secrétaire général du Quai d'Orsay et, de ce fait, familier de quelques grands esprits disséminés aux quatre coins du monde comme Eliot, Auden, Ungaretti (futur Nobel) ou Borgès. Au surplus, il avait eu parmi ses traducteurs non moins que Dag Hammarskjöld, secrétaire général des Nations Unies et de nationalité suédoise au surplus, probablement dans les meilleurs termes avec l'académie de littérature de son pays...

Si en douze ans, la France avait trusté non moins de quatre prix, la fin de non-recevoir du pape de l'existentialisme allait passablement refroidir le jury suédois à l'endroit de l'hexagone. Il fallut attendre plus de vingt ans avant qu'un Français ne soit à nouveau choisi. Ce serait Claude Simon (12è, 1985) dont l'élection illustre bien combien le Nouveau Roman avait, depuis quelque trente ans, marqué de son empreinte les lettres françaises. Au surplus, Simon était un choix judicieux, parce que son formalisme n'était pas incompatible avec une vision historique, voire politique de son époque.

Quinze ans plus tard, Gao Xingjian (13è, 2000) étonnerait tout le monde. Cet écrivain chinois réfugié en France depuis Tian An Men, auteur de deux romans écrits dans sa langue d'origine et de pièces de théâtre composées en français (et publiées par l'éditeur wallon Emile Lansman) était largement inconnu au bataillon. L'élection ne fut pas du goût de Pékin, et se trouva entachée d'un soupçon de délit d'initié, son traducteur suédois étant membre du jury. Le bénéficiaire fut tellement embarrassé par sa bonne fortune qu'il sombra dans la dépression.

Les deux derniers lauréats français, Jean-Marie Gustave Le Clézio (2008) et Patrick Modiano (2014) illustrent par contre parfaitement la mission du prix Nobel de littérature: mettre en évidence, à l'échelle internationale, un talent qui mérite d'être reconnu partout et, dans le même temps, signaler aux nations distinguées de la sorte qu'elles détiennent des talents dont elles n'ont peut-être pas encore suffisamment mesuré le format. Ce double mécanisme fonctionne à plein pour l'un comme pour l'autre. Le Clézio, que les milieux universitaires français n'explorent guère, est un auteur à l'envergure immense, d'une évidente universalité. Et Modiano, c'est l'exact opposé: ancré dans un espace – temps très précis (en gros, la région pari-

sienne de la deuxième après-guerre), il lui confère une puissance de suggestion telle que nul, sous quelque latitude, ne puisse y demeurer insensible. Par ces deux admirables choix, l'Académie suédoise a non seulement honoré les lettres françaises, mais couronné des auteurs capables d'enchanter un public sans frontières.

# LA LETTRE DES ACADÉMIES

Palais des Académies 1, rue Ducale, 1000 Bruxelles

Téléphone +32 (0)2 550 22 41

Fax +32 (0)2 550 22 41

Courriel : [lettre.academies@cfwb.be](mailto:lettre.academies@cfwb.be)

Deuxième trimestre 2014

Dépôt : 5000 Namur 1

N° d'agrément P501352 | autorisation de fermeture BC10708

---

## Directeur de la publication

Jacques De Decker

[alf@cfwb.be](mailto:alf@cfwb.be)

---

## Rédacteur en chef

Olivier Damme

[olivier.damme@academieroyale.be](mailto:olivier.damme@academieroyale.be)

---

## Comité de rédaction

Arsène Burny, Olivier Damme, François de Callataÿ, Jacques De Decker, Augustin Ferrant, Janos Frühling, Laurent Hansen, Hervé Hasquin, Guy Jucquois, baron Roberts-Jones, Marie-José Simoen, Jean-Jacques Van de Berg.

---

## Impression

InterCommunications sprl & E.M.E.

---

## Tirage

3200 exemplaires

---

## Éditeur responsable

Guy Jucquois

Rue de Hanret, 40

5380 Cortil-Wodon

---

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.

Les textes peuvent être reproduits avec la mention

« La Lettre des Académies ».

L'abonnement est gratuit et peut être demandé auprès du redacteur en chef.

Dépôt légal : 2014/9202/3078

ISBN : 978-2-8066-3078-0

ISSN : 1782-5008

© Académie royale de Belgique, B-1000 Bruxelles, 2014.

---

Cette lettre est produite par l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique (ARB), l'Académie royale de Médecine de Belgique (ARMB), l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique (ARLLFB), The Royal Academies for Science and the Arts of Belgium (RASAB), l'Union Académique Internationale (UAI).